

RÉFLEXIONS SUR L'ÉVOLUTION DE LA PENSÉE ANARCHISTE

2- L'Ordre et la Liberté

Pour quiconque se refuse à la facilité des formules simplistes ou des slogans, la vie des êtres au sein des sociétés pose des problèmes complexes. A bien réfléchir et du point de vue des anarchistes sociaux - qui est le mien - ces problèmes se condensent en définitive, dans ce problème-clé: la coexistence de l'*Ordre social* et de la *Liberté individuelle*.

Depuis les temps les plus reculés, toute l'*Histoire humaine* n'a été qu'une lutte permanente entre l'Ordre - exigence impérative et naturelle de toute communauté - et la Liberté - exigence non moins impérative et morale des individus. A travers toutes les «révolutions» successives, comme à travers toutes les luttes nationales pour l'indépendance, voire même à travers les guerres de religions, on retrouve toujours en filigrane cette opposition entre deux forces contraires, dont l'une, centripète, tend vers l'immobilisme et la concentration - jusqu'à l'étouffement; l'autre centrifuge, vers le mouvement et la dispersion - jusqu'au chaos.

D'où un continuel jeu de bascule. Car lorsqu'un groupe social, une classe ou un peuple s'insurgent contre un Ordre qui tend à les dépouiller de leurs libertés, ils s'aperçoivent très vite, la victoire acquise - lorsqu'elle l'est - que la liberté conquise ne résout pas tous les problèmes. Car l'existence de toute communauté impose des exigences de toutes sortes, politiques, économiques, morales - en un mot, une discipline, c'est-à-dire un Ordre - qui vont à l'encontre de ce bien précieux pour lequel on s'est battu: la Liberté. Il s'ensuit une période chaotique où s'affrontent des clans rivaux et hostiles, et au terme de laquelle l'un des clans finissant par s'imposer aux autres, restaure l'Ordre par les moyens classiques de tous les dirigeants: les moyens d'Autorité. Et le peuple, après avoir lutté dans la guerre ou la révolution pour conquérir sa liberté, se laisse bientôt dépouiller de sa victoire, faute de savoir s'organiser, par de nouveaux maîtres qui profitent du chaos et du désordre pour imposer leur pouvoir. Il ne reste plus alors au peuple de nouveau asservi... qu'à méditer de nouvelles révoltes.

Comment sortir de ce cercle vicieux? Comment concilier l'Ordre et la Liberté dans un équilibre qui ne soit plus le fait de luttes sanglantes, mais d'une coexistence pacifique?

Ce problème ne fut pas étranger aux préoccupations de Proudhon et explique certaines variations de son œuvre. En fait, le grand pionnier de l'anarchisme social n'avait rien d'un esprit confus, mais la recherche patiente et obstinée d'une solution à un problème donné entraîne toujours de telles discordances dans l'ensemble d'une œuvre. Surtout chez ceux - et c'était le cas de Proudhon -- qui se refusent à basculer, soit dans un «*utopisme*», sans lien, avec la réalité, soit dans un «*réalisme*» faisant abstraction de cette réalité vivante qu'est l'individu. Car la première formule débouche sur le néant des idéalizations, la seconde sur de nouvelles tyrannies.

Ainsi, le problème-clé qui se pose à tout révolutionnaire conscient est en définitive celui-ci: concevoir un ordre social qui ne soit pas en opposition avec la liberté individuelle; concevoir une liberté qui soit compatible avec la discipline nécessaire, hors de laquelle aucune société ne peut vivre et survivre. Tout mouvement révolutionnaire qui n'aura pas résolu AVANT ce problème ne pourra que déboucher sur une révolte, non sur une révolution. Une révolte qui se terminera, soit dans la défaite par le retour à ce qui était, soit dans la victoire par instauration de nouvelles structures autoritaires, souvent encore plus tyranniques que les précédentes.

Cette leçon, que nous enseigne l'Histoire, implique pour tout mouvement révolutionnaire la nécessité

d'étudier, d'élaborer et de définir aussi clairement que possible ce que pourraient être dans les temps que nous vivons, avec les hommes tels qu'ils sont, les structures d'une société où joueraient certains automatismes propres à réaliser un équilibre naturel entre l'ordre nécessaire et la liberté indispensable.

Comment y parvenir?

Définissons d'abord la liberté comme un ensemble de droits que revendique l'individu et dont la possession doit lui permettre d'affirmer sa personnalité et de sauvegarder son autonomie au sein du groupe social dont il fait partie; et l'ordre comme un ensemble de devoirs que la société doit imposer à ses composants (sous forme de lois morales, politiques et économiques) pour maintenir l'homogénéité nécessaire, hors de laquelle la vie de la communauté se désagrège.

Il s'agit donc d'un contrat individu-société, selon la définition de J.-J. Rousseau. Mais pour qu'un contrat ait une légitimité naturelle et soit, par là même, accepté, il convient que les termes en soient librement discutés par les deux parties.

Or, dans toutes les sociétés autoritaires (autrefois théocraties et monarchies absolues, aujourd'hui démocraties et dictatures) les termes du contrat social sont édictés unilatéralement par le pouvoir politique, au seul profit des classes ou castes dirigeantes qui constituent ce pouvoir. Un pouvoir qui détermine plus ou moins arbitrairement (selon le degré d'autorité du régime) les lois restrictives des libertés individuelles, sans que les individus puissent valablement faire valoir leurs droits - sinon par la révolte: d'où le caractère artificiel, instable et précaire de tout contrat social en régime autoritaire et la nécessité de forces coercitives pour l'imposer.

Il est évident que pour rendre ce contrat valable, naturel et légitime, il convient que les termes en soient discutés librement par les deux parties et que l'équilibre entre les droits et les devoirs résulte non d'une contrainte imposée, mais d'une confrontation permanente entre les impératifs qu'impose la vie sociale et les exigences de liberté de l'individu. Comment une telle confrontation peut-elle être possible? Par une organisation sociale conçue de telle sorte qu'elle permette à tous ses composants d'être associés - et non soumis - aux décisions prises. Il faut qu'à tout instant, l'individu se sente concerné par le maintien d'un ordre social au sein duquel il détermine lui-même les limites de sa liberté.

Pour cela, il faut créer des structures logiques qui permettent et même qui obligent l'individu à une continuelle confrontation entre les diverses aspirations qui l'animent. Ainsi, pour prendre un exemple dans le domaine économique, l'homme-producteur tend à réduire la somme de son travail au minimum; mais l'homme-consommateur a, lui, une exigence contraire: celle de vouloir toujours plus de produits à consommer, d'objets à utiliser. Il faut donc qu'au sein d'organismes adéquats, l'homme-consommateur et l'homme-producteur se trouvent confrontés pour déterminer, sans contrainte, l'équilibre nécessaire. De même, au sein d'organismes semblables, il faut que l'homme-social se trouve confronté avec l'homme-individu, afin de réaliser l'équilibre entre les exigences d'ordre du premier et les exigences de liberté du second.

Ainsi se trouvera réalisé un équilibre naturel qui ne sera, ni le résultat d'une lutte entre les individus, ni celui qu'impose par voie d'autorité une classe au pouvoir, mais résultera d'une libre et permanente confrontation entre hommes égaux.

On conçoit que de telles structures n'aient rien de figé, de sclérosé ou d'immuable, mais tout au contraire permettront les révisions et les adaptations que commande l'évolution des sociétés. Et c'est ce qui permettra, précisément, à ces sociétés d'avancer sans heurts, sans violences - sans révolutions. Sauf, naturellement, les révolutions de la technique qu'engendre le progrès scientifique et les révolutions de l'Art issues de l'esprit humain.

C'est ainsi que le contrat social prendra toute sa valeur et que seront créées les conditions nécessaires qui permettront à l'Ordre de ne pas devenir un carcan et à la Liberté de ne pas sombrer dans le chaos.

Maurice FAYOLLE.